



## **Autour de la grève de 1948** **La violence dans le mouvement social stéphanois : représentations et réalités** (journée d'études du 22 octobre 2008)

### **La mémoire de 1948 dans le monde ouvrier stéphanois depuis 60 ans**

**Claire FATTET**, historienne

Que reste-t-il de la grève des mineurs de 1948 dans les mémoires des protagonistes, de leurs familles, des autres acteurs dans la Loire ? En quoi cette grève a-t-elle eu une influence sur leur vie ?

Ce n'est pas vraiment un travail d'historienne que je présente ici (il y a longtemps que je n'en ai pas fait), mais j'ai essayé d'organiser et de synthétiser des éléments que m'ont livrés des protagonistes de cette grève ou leur famille.

Précision : j'ai grandi dans une famille de mineurs (mon grand-père l'était) et de grévistes. Parmi les amies de ma famille, il y avait des femmes qui avaient renversé le tram lors des manifestations de 1947. Sans m'en rendre compte, j'ai vécu avec ce qui était resté de 1948 dans les esprits. J'utiliserai donc régulièrement des souvenirs de ma propre famille. J'ai aussi utilisé une partie des informations que j'avais rassemblées il y a quatorze ans pour la réalisation de mon mémoire de maîtrise d'histoire, et d'autres témoignages recueillis cette année. Même si le volume n'est pas assez important pour généraliser, il permet de dégager quelques idées fortes.

Vous vous doutez bien que puisque ça c'est passé il y a 60 ans, je me suis heurtée à des protagonistes disparus, d'autres ne faisant plus trop confiance à leur mémoire et limitant leur intervention ou refusant de se raconter. Pour les femmes ou enfants, la crainte de se tromper ou de ne pas dire des choses pouvant aider à faire vivre cette mémoire collective était aussi grande.

J'ai pu dégager trois parties importantes dans cette mémoire ouvrière de grévistes, de non-grévistes ou de personnes ayant été solidaires avec les grévistes :

- la première concerne la solidarité,
- la deuxième la violence,
- la troisième, les éléments importants qui ont permis aux personnalités de se construire pendant les 60 ans qui ont suivis.

Evidemment, en fonction du fait que l'on était dans une famille de grévistes ou de grévistes forcés, les analyses sont différentes mais les sentiments sont très forts. Quel que soit le bord des participants, nul n'est ressorti indemne, il y a eu des répercussions fortes pour tous.

#### **1. La solidarité : personne ne l'a oubliée**

Elle concernait surtout les grévistes (les autres ne m'en ont jamais parlé).

Tous, enfants comme adultes, se rappellent des lieux où ils mangeaient la « soupe populaire », les noms des personnes qui les faisaient manger à midi (pour les enfants) ou qui les ont accueillis pour quelques semaines dans d'autres départements.

La situation a servi parfois de révélateur : des grévistes ont été soutenus par des commerçants qui nourrissaient des enfants à midi, alors que le marché noir pendant la guerre avait parfois terni l'image du petit commerce. Parallèlement, des familles n'ont pas soutenu leur frère gréviste ou sa famille, n'ont pas donné signe de vie pendant toute la grève, alors que de parfaits inconnus accueillaient des enfants.

Pendant plusieurs années après la grève, des liens ont été maintenus avec les familles d'accueil. Des lettres, des visites en témoignent. Dans ma famille, ma mère est toujours amie avec la fille de la famille Aubert à Châteaurenard, de 10 ans sa cadette pourtant.

Le souvenir est que les accueillants essayaient de faire oublier la situation, la tristesse, l'angoisse, tout en leur parlant tout de même des événements (plus ou moins selon l'âge). Il n'était pas facile de ne pas en parler car tout le monde suivait cela d'assez près en fin de compte.

Il ne s'agit pas de tracer un portrait idyllique de la solidarité, mais elle était très forte et a été très bien perçue, sauf dans quelques cas très particuliers. M. Jacques Barbier, né en 1948, est le neveu d'Antonin Barbier tué au puits Cambefort le 22 octobre 1948. Il se souvient très nettement des remarques de son père, Antoine Barbier. Ce dernier ne comprenait pas pourquoi, après un tel élan d'émotion et de solidarité suite au décès de son frère (la population était vraiment choquée, elle est venue aux obsèques de tout le bassin, en marchant en manifestation), la femme de ce dernier n'avait pas bénéficié d'une aide plus grande, répartie sur plus de temps. Elle a été obligée de se mettre à travailler jusqu'à la retraite, alors qu'Antoine Barbier considérait que la CGT aurait pu plus l'aider vu l'argent touché. Il est à noter que Mme Barbier n'a jamais été dérangée par cette situation, elle n'a jamais critiqué la répartition de la solidarité.

Alors qu'à l'intérieur de la corporation minière grévistes et non-grévistes s'affrontaient, les grévistes recevaient le soutien d'autres professions. M. Johannès Malterre a débrayé avec de très nombreux ouvriers de la M.A.S. (Manufacture d'Armes Stéphanoise) pour soutenir les grévistes du puits Villiers à Saint-Etienne. Lorsqu'ils sont arrivés, les C.R.S. étaient là. L'affrontement a eu lieu. M. Malterre s'est fait arrêter et brutaliser, puis a été condamné à un mois de prison avec sursis. Pour lui, il n'y a rien à regretter : ils étaient allés aider d'autres ouvriers en lutte. On doit s'aider entre ouvriers car ce qui arrive aux uns peut arriver aux autres et ce sont les droits des travailleurs qui sont en jeu. La solidarité doit exister entre ouvriers, même si elle doit parfois s'exprimer violemment, m'a-t-il fait comprendre.

## **2. La violence : là aussi, aucun ne l'a oubliée**

Elle est un élément clé de cette grève. Elle a touché tout le monde, quel que soit son positionnement par rapport à cette grève.

Quand j'étais jeune, j'ai toujours entendu dire dans ma famille qu'après 1948, il a fallu attendre 1963 pour retrouver les mineurs unis. Pour moi, il était normal que certains soient non-grévistes, qu'il y ait des discussions un peu « chaudes », tendues, mais ça ne devait pas empêcher de se parler.

Après avoir étudié la grève de 1948, j'ai compris. J'ai compris pourquoi ma mère (fille de gréviste à répétition et gréviste à répétition elle-même) disait qu'on ne devait pas abîmer l'outil de travail. J'ai compris comment on pouvait se retrouver avec une confiance mutuelle inexistante, des rancœurs, des rancunes, voire même pendant quelques années des haines.

Chaque syndicat a joué sa partition. Chacun savait ce qu'il voulait, ce qu'il faisait, mais c'est l'appréciation du rapport risques/bénéfices qui a mal été évaluée.

Lors des élections professionnelles paritaires de 1949, on a vu un net recul dans la Loire et en France de la CGT, jugée trop jusqu'au-boutiste et de la CGT-FO jugée trop conciliante avec les Houillères et le gouvernement au détriment des mineurs. La CFTC et les Autonomes ont bénéficié de cette réaction « anti-extrêmes ».

Que reste-t-il de cette violence dans les mémoires et dans les cœurs ? Car il s'agit aussi des cœurs.

La violence a été aussi insupportable du côté des grévistes que des non-grévistes.

M. Rabérin, co-fondateur de l'UD CGT-FO, non-gréviste, a vu la façade de sa maison criblée de balles alors que sa famille était à l'intérieur. Il y a quatorze ans, il s'en rappelait avec beaucoup d'émotion. Il avait eu peur pour ses enfants et en voulait aux militants CGT qui étaient les seuls à avoir pu faire cela. Il a même emmené femme et enfants chez des parents pour les protéger. Il y a eu beaucoup des menaces faites aux non-grévistes, parfois jusqu'à la menace de mort.

Les enfants ont été marqués par cette ambiance tendue, même ceux qui pourtant n'étaient pas encore nés.

Mme de Barba-Steiner est née en 1950. Son père était gréviste forcé. Il estimait que si la cause était juste, les moyens n'étaient pas admissibles. Pour lui, la violence et la dégradation de l'outil de travail étaient une attaque du sol et de la patrie qui l'avait accueilli comme immigré italien et pour la liberté de laquelle il avait été prisonnier cinq ans en Allemagne. Il a fait partie des mineurs qui ont dénoyé les puits, protégés par les C.R.S. Après la grève, sa

filles se souvient qu'il y avait toujours des copains communistes ou cégétistes qui venaient à la maison, mais elle pense que la détérioration des relations entre anciens grévistes et non-grévistes a beaucoup joué dans la décision de ses parents de partir plusieurs années dans les mines du Maroc. Là-bas, ils ont participé à des luttes ouvrières mais sans cette violence aussi poussée. Mme de Barba-Steiner, elle aussi, a toujours entendu dire qu'on ne devait pas toucher à l'outil de travail : son père et son grand-père n'avaient pas été du même bord à ce moment, mais leurs analyses se sont retrouvées plus tard. D'ailleurs, si après leur retour à La Ricamarie, ses parents avaient toujours des amis, c'est que M. de Barba avait dû être compris, avec le recul.

Il y a quatorze ans, M. Joseph Sanguedolce me déclarait que si c'était à refaire, il ne noierait pas les puits, tout en faisant remarquer que certains avaient l'art de pousser les gens à bout. Mais c'était uniquement l'expérience de 1948 qui l'avait convaincu.

A l'intérieur des familles, les relations pouvaient être tendues évidemment. Les enfants sont sensibles à cette ambiance. Mme Déjardin habitait Firminy. Elle se souvient d'une violente dispute entre son père et son oncle, tous les deux grévistes. Son père voulait reprendre le travail après le 18 octobre et son oncle n'était pas d'accord.

Pour les grévistes et leurs familles, la violence a été vécue comme une insulte, un mépris. Même 60 ans plus tard, le sujet est sensible.

D'abord, trois ans après la fin de la guerre, des pères étaient obligés de s'éloigner du domicile familial pour ne pas être arrêtés.

A Châteaurenard, ma mère ne devait pas dire que son père était venu la voir. Mme Aubert qui l'accueillait, était très choquée de revivre ce qu'elle avait vécu (à un degré moindre cette fois) avec les résistants qui se cachaient pendant l'Occupation. Ma tante Mireille, du haut de ses six ans à l'époque, se souvient de sa joie de dire que son papa était là et de la main qui est venue se plaquer sur sa bouche pour la faire taire en plein magasin.

Les enfants étaient volontairement protégés mais pas coupés du monde. Ils écoutaient la radio et comprenaient qu'il y avait des dangers.

Mme Adrien Faure, de La Ricamarie, se souvient de la police débarquant chez elle, cherchant son mari, entrant dans la maison sans retenue, salissant, puis repartant. Elle sentait une telle menace qu'elle a été obligée d'aller chez de la famille puis des amis.

Je n'ai pas rencontré de grévistes qui regrettaient d'avoir participé à des actions violentes.

Même M. Antoine Barbier n'était pas dérangé par la violence, si ce n'est par le décès de son frère bien sûr. Ce qui l'a dérangé, c'est l'utilisation de cette mort, l'utilisation de l'image de son frère par la CGT. : elle l'a brandi. Les mois passant, il a douté de plus en plus de l'origine de la balle. C'est une vieille polémique qui de toute manière ne sera jamais officiellement tranchée puisqu'il n'existe plus de rapport du médecin légiste. M. Barbier ne l'avait pas vu non plus à l'époque. Cependant, il disait que vu la facture de la balle, elle avait très peu de chance de venir d'un fusil de C.R.S. En fait, ce doute et l'attitude de la CGT. et du Parti Communiste l'ont fait s'éloigner d'eux. On voit que chaque acte n'a pas les mêmes effets sur les personnes qu'il concerne, car Mme Antonin Barbier, elle n'a jamais douté de l'origine de cette balle, et est toujours resté cégétiste et communiste.

### **3. Quelles ont été les répercussions de la grève sur le comportement des personnes concernées directement ou indirectement ? A-t-elle eu une influence sur leur vie, leur engagement ?**

Les personnes que j'ai interrogées il y a quatorze ans ou cette année, les personnes dont on m'a parlé, avaient quasiment toutes un engagement profond, une opinion affirmée sur cette grève (donc ne sont peut-être que représentatives de cette catégorie de personnes).

Si lors du vote des élections paritaires d'avril 1949 la CGT perd deux sièges chez les mineurs de fonds et onze chez les mineurs de jours, si chez les personnels administratifs (ETAM) elle n'a plus aucun élu, les mineurs grévistes militants ne regrettent pas leur engagement et n'ont pas eu peur non plus de recommencer des luttes. Par contre, c'est la durée des luttes et de leur dureté qui va changer jusqu'en 1963. Ils n'ont plus ni l'envie, ni la force de frapper fort. La répression qu'ils ont subie (révocation, suspension, blâme...) les a énormément affaiblis car cela a duré des mois, voire des années.

Les dirigeants et militants actifs de la CGT ne sont pas devenus plus conciliants, ceux de la CGT-FO ne sont pas devenus plus durs vis à vis des Houillères, ceux de la CFTC ont continué à suivre la ligne de conduite de 1948 qui leur avait permis de gagner des sièges.

Personne n'a oublié.

Les mineurs grévistes et leurs enfants n'ont pas pardonné à Jules Moch, ministre SFIO de l'Intérieur, d'avoir lâché « ses chiens » comme le dit la chanson. Qu'un socialiste fasse cela est encore vécu comme une trahison des Socialistes. Dans ma famille et dans bien d'autres que je connais, certains n'ont jamais pu avoir confiance dans les Socialistes à cause de Jules Moch. Cela s'est traduit par une impossibilité de voter PS aux élections ou par une rancœur de se sentir obliger de faire quelque chose qu'on ne veut pas.

Les grévistes forcés n'ont pas pardonné ce qu'ils considéraient comme l'embrigadement imposé par la CGT, la pensée unique, les menaces. Leurs enfants ont plutôt évité le PCF. et la CGT.

M. Jacques Barbier pense que son père lui a permis d'accéder à un esprit critique, à une certaine méfiance des organes politiques majoritaires, de actions jusqu'au-boutistes et violentes car il pense qu'on doit discuter en agissant. Jacques Barbier est adhérent au PS. Il a tout de suite été candidat sur la liste de Marc Petit (PCF) aux élections municipales de 2008 à Firminy, alors qu'une majorité de socialistes appelous n'a rejoint Marc Petit qu'au 2<sup>e</sup> tour. Il explique cela par son expérience familiale et par son propre caractère : être dans un parti ou un syndicat n'oblige en rien à suivre continuellement une direction si on estime qu'une autre est plus pertinente. Il est militant CGT mais a très bien compris que son père s'éloigne de la Centrale. D'autre part, son histoire lui fait dire que dans les luttes, il faut avoir une déontologie.

M. de Barba, s'il a toujours reconnu qu'il fallait lutter pour les droits des travailleurs n'a jamais été cégétiste car il voulait être libre de penser, qu'on n'avait pas à être adhérent pour être aidé s'il s'agissait de faire respecter des droits. Sa fille a eu des difficultés à comprendre la position de non-gréviste de son père en 1948. Cependant, ce n'est peut-être pas un hasard si elle a choisi un engagement politique fort dans les années 70 et même ensuite, dans un parti qui n'en imposait pas par son poids. Et maintenant, elle comprend la position de son père.

La solidarité aussi a été une leçon : des familles de mineurs ont à leur tour accueilli des enfants de grévistes, comme en 1950 pendant la grève des dockers.

Entre 1950 et nos jours, de nombreuses personnes ont donné de l'argent pour soutenir des grévistes parce qu'elles avaient bénéficié d'une grande solidarité en 1948 et qu'elles avaient vu l'importance au point de vue financier comme moral. Mireille Flattet, une de mes tantes, avait 6 ans en 1948 mais 21 en 1963. Normalienne, elle avait réussi à convaincre sa directrice de lui redonner le pécule qu'elle leur mettait de côté avec une partie de leur salaire, pour qu'elle le donne à mes grands-parents. Ceux-ci ont refusé l'offre mais elle a fait ce geste car en 1948 elle ne pouvait pas aider alors qu'en 1963, si.

Il est souvent revenu le fait qu'il faut se soutenir entre salariés et qu'une revendication doit toujours être écoutée, respectée, même si on ne l'approuve pas. Je n'ai rencontré aucune femme de mineurs militants qui ait dit à leur mari de ne plus faire grève ou d'y aller doucement. Il y a parmi ceux qui ont été grévistes ou qui ont soutenu les grévistes, l'idée que de toute manière il faut lutter pour faire respecter ses droits et en gagner et parfois avoir des actions fortes. Que si la lutte n'est pas une fin en soi, il ne faut pas la refuser si elle se présente car sans elle, personne n'aurait rien eu. Lorsqu'un ouvrier se bat pour ses droits, il se bat pour tous les droits.

Cette grève a vraiment influencé la construction des personnalités. Dernier exemple, ma tante Colette a, par la suite, toujours vécu comme un déchirement le fait de partir en colonie de vacances, car elle revivait la séparation de 1948. D'ailleurs dans ma famille, aucun des petits-enfants n'est parti en colonie. Je pense que ce n'est pas un hasard même si c'est inconscient.

## Conclusion

Dans l'invitation à cette journée d'étude sur la grève de 1948 et la violence dans le monde ouvrier, il est écrit que « nous nous demanderons dans quelle mesure 1948 a été une prise de conscience sur les limites de l'action violente. » Il est évident qu'une des leçons tirée a été que « l'on n'abîme pas l'outil de travail ». Cependant, si ceux qui l'ont fait s'en sont rendus compte, ils ont aussi dit que sans cette expérience ils auraient recommencer si la situation les y avait poussée.

Nous vivons maintenant dans un monde différent, une société qui aime se dire plus civilisée. Nous vivons aussi dans une société du « politiquement correct ». Cependant, depuis 4-5 ans, on voit des mouvements sociaux, dans des PME surtout, dans lesquels les ouvriers menacent de casser les machines ou d'ouvrir les vannes pour polluer l'extérieur. En étudiant ces luttes, on voit qu'on en arrive à de telles extrémités quand le dialogue est devenu impossible, quand le mépris vis à vis des salariés a été si grandement affiché que c'est devenu insupportable pour eux et qu'ils ne voient plus d'autres solutions pour être écoutés, entendus.

C'est le dialogue social qui permet d'éviter la violence, c'est ce qu'on apprend aux élèves à l'école primaire où j'enseigne. Mais apparemment certains adultes dirigeants à l'heure actuelle auraient besoin de revenir sur ces bancs là.